LE MARCHAND DE BONHEUR

Nous étions une vingtaine de camarades de classe, faisant bande à part, à deviser, tout en fumant, à la fin du banquet annuel des Anciens élèves de Louis-le-Grand.

Nous aimons nous retrouver là. On passe quelques heures charmantes à parler du passé, entre amis d'enfance, à s'informer de ce que tel ou tel de nous est devenu.

Il y a des surprises. Le destin semble se plaire à contredire les rêves de chacun.

Ce fort en thème a mené sottement sa vie et piteusement échoué.

Cet autre que le professeur en courroux qualifiait de cancre est, à présent, un fonctionnaire considéré.

Tout à coup, tandis que nous évoquions gaiement l'homérique souvenir de certaines farces faites jadis par notre bande tapageuse à un pion resté légendaire, un nom fut jeté dans la conversation, le nom bizarre d'un de nos anciens camarades Ulysse Floupard.

—Qu'est-il devenu ?

—Il manque à l'appel.

—Jamais il n'a assisté à un banquet de l'Association.

—Drôle de garçon. Vous le rappelez-vous ?

—Oui.

—Une nature d'élite.

—De l'intelligence et du bagout.

—Trop bohème.

—Il se destinait au Conservatoire.

—Il a changé de nom peut-être.

—Il est mort, fit une voix.

Nous retournâmes, tristement surpris, revoyant soudain dans notre souvenir la figure longue et pâle de l'élève Floupard avec ses cheveux mal coupés et sa bouche en arc.

Le camarade qui venait de nous apprendre cette nouvelle était Daniel, un de ceux qui, de nous tous, avait le mieux réussi.

Floupard et lui étaient assez intimes autrefois.

Pressé de questions, il parla :

—Oui ! il y a d'étranges destinées. Celle de ce pauvre Floupard, notamment, ne fut pas banale.

Je l'avais perdu de vue, comme vous tous, au sortir de la classe de philosophie.

Qu'était-il devenu ? Avait-il réussi dans la vie. Je l'ignorais

Je me souvenais seulement d'un "bûcheur" merveilleusement doué pour l'étude, possédant, même au collège, plusieurs arts d'agrément, sachant surtout dire les vers d'une exquise façon.

Tout le monde lui conseillait d'entrer au théâtre.

Mais il avait un caractère à part, adorant l'indépendance et rebelle au travail forcé.

Or, il y a trois mois environ, soit dix ans après le collège, dix ans sans que nous nous fussions jamais revus, quelle ne fut pas ma stupéfaction, en rentrant chez moi, un soir, de trouver une carte cornée, portant cette suscription mytérieuse :

U. FLOUPARD

"ex-artiste de l'Odéon"

Agence de Bonheur.

Je regardai ma concierge d'un air ébahi et l'interrogeai sur ce visiteur.

Elle se rappelait un individu grand, rasé, d'assez bonnes façons et qui m'avait demandé avec insistance.

Ce devait être Ulysse Floupard, mon ancien camarade.

Mais quelle était cette profession singulière indiquée au bas de cette carte ?

Huit jours après, il revint. Je me trouvais absent encore. Mais, cette fois, il laissa son adresse, en ajoutant qu'il serait heureux de me voir.

Ces deux visites m'intriguaient et, un jour que je passais rue Montmartre où habitait Floupard, j'eus la curiosité de monter savoir ce que pouvait bien être cette Agence de Bonheur, tenue par un ancien artiste de l'Odéon.

J'avais pensé le trouver dans quelque mansarde au sixième et j'avais préparé dans mon gousset une pièce d'argent, probablement très attendue.

Mais, au contraire, la maison paraissait des plus convenables, avec un tapis et un ascenseur. Floupard demeurait au deuxième au-dessus de l'entresol.

Je m'arrêtai un moment, devant la porte, indécis.

Qu'allais-je faire chez ce camarade bien oublié, mêlé peut-être à de louches affaires ?

A mon coup de sonnette, un petit groom, correct, vint ouvrir.

—Donnez-vous la peine d'entrer dans ce salon, fit-il. M. le directeur est à vous dans une minute.

Tout à fait désorienté, je me laissai conduire en une petite pièce, coquettement tendue de bleu et gaiement située sur la rue. Il y avait des tableaux au mur et un sévère ameublement de velours vert.

Sur une table en acajou, à côté de revues étrangères, des cartes de visite s'amoncelaient dans une coupe de cristal.

Je crus rêver.

Ulysse Floupard ! Directeur de quoi ? d'une entreprise de bonheur, alors, gros et détail !

Que voulait dire tout cela ?

Sur la cheminée j'aperçus, dans un cadre doré, la photographie d'un homme de belle prestance, la boutonnière ornée d'une rosette. C'était bien "l'élève Floupard," un peu vieilli, mais pas changé, en plus solennel peut-être.

La porte s'ouvrit et M. le Directeur parut.

D'un geste affectueux il tendit ses deux mains.

—Y a-t-il longtemps qu'on ne s'est vu, fit-il. Y a-t-il longtemps!

Mis à mon aise par cet accueil sans façon, je parlai, je m'enquis de la vie qu'il avait menée pendant tant d'années de séparation et je lui confiai franchement ma stupeur d'avoir trouvé chez moi sa carte énigmatique.

Oui, fit-il en souriant. Tu t'es étonné. Je le comprends.

Je t'ai cherché afin de reprendre nos vieilles relations et, puis, te sachant lancé dans le monde, lancé dans la presse, j'ai pensé que tu pourrais seconder un peu un peu mes projets.

—Tes projets ?

—Oui ! Tel que tu me vois, je ne suis pas riche. Oh ! ne t'inquiète pas. J'ai excellemment déjeuné ce matin et, ce soir, si tu veux me faire le grand plaisir d'accepter, je t'emmène aux Champs-Elysées. J'ai, tu le vois, un salon convenable dans une maison de bonne apparence et un groom qui parle anglais. En bas, un coupé m'attend quand je veux sortir et je suis commandeur d'un ordre étranger.

Mais au fond, je te le répète, je suis pauvre, comme je l'ai toujours été, d'ailleurs, depuis le collège.

Une idée pourtant m'est venue, que je vais te soumettre, une idée superbe qui a enthousiasmé un vieux brave homme qui s'est fait mon commanditaire. Ne fronce pas le sourcil : il n'y a rien là que d'honnête, comme tu vas voir.

A mesure que Floupard parlait, ses yeux s'illuminaient. Je retrouvais le regard exalté de sa jeunesse, alors qu'au collège, il nous contait ses projets d'avenir.

Il faut te dire, préalablement, que j'ai vécu, jusqu'ici dans la solitude et que j'ai été effroyablement malheureux.

J'ai voyagé un peu partout et fait tous les métiers, dont le plus sérieux fut celui de comédien en des tournées de province où je n'étais pas souvent payé.

Aux jours de détresse j'ai figuré à l'Odéon.

J'avais du talent pourtant ! Mais, que veux-tu, il y en a qui n'ont pas de chance.

Si j'ai souffert pour gagner ma vie, j'eus de la peine aussi d'une autre façon : j'ai aimé une femme qui ne m'aimait pas et qui m'a torturé le cœur, horriblement. Aussi, sur toute chose, me suis-je fait une philosophie spéciale, plutôt sceptique.

Voilà le passé. Il n'est pas brillant.

Mais je veux lutter, je veux triompher du sort.

Ainsi que te l'a appris ma carte de visite, j'ai fondé une entreprise de bonheur, où je vends de la joie, moyennant finance, dans les prix doux. L'exactitude et l'honnêteté sont la règle de ma maison.

Oui ! marchand de bonheur, vendeur de joie ! et écoute un peu ce programme :

Quelqu'un est-il seul par le monde et sans ami ? Je m'offre à être le compagnon nécessaire, l'ami dévoué qui lui manque. D'une discrétion absolue, d'un dévouement à toute épreuve, je connaîtrai ses goûts, je prévindrai ses moindres désirs.

Un vieillard grincheux a-t-il besoin d'un partenaire à sa partie de cartes, je serai ce partenaire indulgent, perdant toujours, flattant ses manies.

Une famille désire-t-elle un parent, un oncle, un neveu, un cousin : je serai ce parent utile, jouant mon rôle en toute conscience, ayant l'âge et les façons que l'on voudra. Ce n'est pas pour rien que j'ai fait du théâtre.

Je serai le voyageur lointain qui revient, apportant des souvenirs, le confident des cœurs blessés, le grand-papa gâteau, au besoin même le vieux militaire qui parlera de ses campagnes.

Nul ne sait le secret de ma présence, sauf celui qui m'a payé et les autres ont l'illusion de la joie que je leur donne, de la belle humeur que j'ai toujours, de la bonté que je sais mettre dans toutes mes actions."

Ulysse Floupard rayonnait.

—Voilà mon programme, mon cher, et j'ai inscrit sur mon papier à lettres cette fière devise qui est la mienne : "Mieux vaut vendre honnêtement le bonheur que de le donner faussement."

Et, comme je regardais Floupard avec inquiétude :

—Mon rêve, continua-t-il, est humanitaire et philanthropique. L'argent que je demande n'est que le prosaïque gagne-pain qui m'est nécessaire. Il y a là une œuvre morale dont la postérité parlera....

Mon but n'est-il pas sublime ? Aller par le monde, comblant les vides, allégeant les souffrances.

Et puis, n'y trouverai-je pas mon profit, au bout du compte, un peu de joie et d'affection donnée en retour de celle que je vends, une place dans le cœur des gens à moi qui, jusqu'ici n'ai trouvé asile auprès d'aucun cœur ! Quelle gloire, ami, de faire école un jour, d'avoir des disciples qui iront, à ma suite, parmi les hommes, pour égayer et consoler.

—Tu as déjà des clients ? demandai-je.

Floupard tira de sa poche un calepin et le consulta.

— Mais oui ! quelques-uns. Aux thés, chez la baronne de K.... depuis trois semaines, il y a un monsieur d'allures respectables qui fait la joie des invités. C'est un savant suisse, dit-on, un intime de feu le baron. Cet homme est si intéressant et si beau causeur qu'on s'écrase tous les lundis dans les salons de la baronne afin de l'entendre.

La pauvre dame, un peu prétentieuse, a la manie de recevoir et le savant suisse, c'est moi.

A l'enterrement du peintre D...., avant-hier, un bon garçon, mais un sot qui ne faisait que des croûtes, quelqu'un s'est avancé au bord de la tombe et a prononcé un discours ému. La famille qui est riche y tenait. Le monsieur ému, c'était moi.

Les petites de V..... deux charmantes jeunes filles, viennent de perdre leur mère. Heureusement qu'il y a auprès d'elles quelqu'un qui est parfait. Un oncle de Bourgogne qui s'occupe de tout, les console, reçoit la famille. Cet oncle, c'est moi encore.

Tous les soirs, de quatre à six, un vieux commandant retraité qui a rapporté des quintes de toux, des tranchées de Sébastopol et ne peut pas dire un mot aux gens sans se mettre en colère, fait une partie d'échecs avec un joueur placide et souriant. C'est moi toujours.

L'affaire est bonne. Tant de gens courent après l'affection, demandent de la sympathie à tous les échos, trop heureux de l'acquérir, même en la payant !

Je suis installé. Par des voix comme la tienne, je ferais connaître mon programme.

Tandis que je me levais pour prendre congé de Floupard, j'eus une grosse envie de saisir le pauvre garçon par le bras et de lui dire :

—Laisse ton rêve, ami. Il est fait de trop d'illusions. Personne ne voudra croire à ce bonheur que tu prétends vendre. La joie ne se solde pas comme une marchandise.

Mais Floupard me sembla si convaincu, si enthousiaste, que je n'osai le contredire.

Vous pensez bien qu'à personne je n'aurais proposé de pareilles offres de service.

Peut-être m'en voulut-il. Je ne le revis plus et moi-même je ne retournai pas chez lui.

Un jour pourtant, voici quelques mois, discrètement je m'informai chez la concierge de la rue Montmartre de ce qu'il était devenu.

—M. Floupard est mort, dit-elle. Un bien brave homme, et qui s'en est allé tout seul, sans un parent, sans un ami.

Le cœur serré par cette nouvelle inattendue, je demandai :

—Son.... agence, son.... entreprise ne marchait donc pas ?

—Au contraire, monsieur. Il ne pouvait pas suffire. Mais il oubliait souvent de faire payer.

Il donnait son temps et aussi, son cœur sans compter, bien au delà de ses forces.

Ce n'était pas aux autres qu'il mentait, mais à lui-même. C'était lui qui avait besoin d'affection, besoin de bonheur et il avait pensé en trouver ainsi.

Et voilà l'histoire de notre camarade Ulysse Floupard. Le pauvre diable, victime de sa folle chimère avait fait semblant de vendre du bonheur afin d'en acheter lui-même.

Il en est mort : cette denrée-là n'a pas cours sur la terre.

AU MEXIQUE.

Il y a eu quarante ans, ces jours derniers, que l'empereur Maximilien tombait fusillé par les balles mexicaines. S'il eût vécu, il serait en ce moment l'héritier présomptif de son frère, François-Joseph d'Autriche.

Peu de destinées furent plus romanesques que la sienne et plus tragiques. Ce grand jeune homme, à la taille élancée, aux cheveux blonds, au front large avait, dans ses yeux bleus, une gravité triste et une tendresse rêveuse. Il a dit lui-même, dans ses vers son vœu suprême : "Suivre en paix un sentier obscur et ignoré parmi les myrthes." L'art et les lettres lui semblaient des compagnons plus sûrs que la politique ; la poésie lui était un asile, et la réalité lui faisait peur. Les flots de l'Adriatique avaient éveillé en lui une vocation de marin, car la mer sourit à ses songeries sans fin. Il avait, par amour, épousé la princesse Charlotte de Belgique, et il a, devant un intime, avoué qu'il avait accepté le trône pour elle, non pour lui. Cet empire lointain, qu'on lui présentait comme "un lit de roses dans une mine d'or", ne le charmait point. "On viendrait, confia-t-il un soir avant de traverser l'Océan, m'annoncer que tout est rompu, je m'enfermerais dans ma chambre pour sauter de joie !"

Il était presque fatal que la légende ajoutât au roman. Pour défigurer la vérité elle n'a même pas attendu la mort des héros ou des victimes de cette aventure. M. Paul Gaulet a donc rendu un signalé service à l'histoire : il a publié et commenté fort judicieusement les documents rassemblés jadis par Ernest Louet, payeur en chef du corps français expéditionnaire. Ernest Louet n'avait ménagé ni ses voyages ni sa peine. Il était allé se renseigner à Bruxelles où Maximilien avait vu pour la première fois la princesse dont il fit sa femme et qui, devenue folle, achève de mourir au château royal de Laeken. Louet s'était rendu à Vienne pour interroger ceux qui furent mêlés aux événements mexicains ; à Trieste, à Miramar, où tant de souvenirs survivent au malheureux archiduc ; à Madrid, où Bazaine consentit à céder ce qu'il possédait sur l'expédition du Mexique.

Les correspondances secrètes de Napoléon III, de Maximilien, du maréchal Randon, alors ministre de la guerre, plusieurs lettres privées, quantité de Mémoires et de dossiers ont fini par accumuler entre les mains de M. Paul Gaulot, un inestimable trésor : presque toutes les archives de cette guerre sont là. Et ce ne sont pas des copies, mais des pièces originales.

Elles parlent très clairement et il nous suffit de les entendre. Bien loin d'avoir été follement improvisée, comme on s'est plu à le répéter, l'expédition aurait été sérieusement étudiée ; la sentimentalité de l'impératrice et les opérations financières de M. de Morny n'auraient pas eu à en décider. Au Mexique, plus de quatre millions d'Indiens ne demandaient qu'à acclamer le sauveur qui les eût libérés de l'anarchie et du demi-esclavage, où ils se débattaient. Une vieille tradition populaire leur prédisait que ce rédempteur leur viendrait de l'Orient sous les traits d'un héros grand et blond. Enfin, dès le mois de mai 1821, des Mexicains avaient projeté d'offrir la couronne soit à un infant d'Espagne, soit à un archiduc d'Autriche. Etcheverria, ministre de Juarez, déclarait au représentant de l'Angleterre : "Rien ne pourra sauver ce Mexique, sinon l'intervention étrangère."

Les contemporains ont souvent affirmé que Bazaine, marié à une mexicaine, avait rêvé de conquérir le Mexique pour lui même. Les dessous de l'expédition nous sont désormais connus et de telles accusations paraissent, on le devine, sans nul fondement.

Nous savons aussi que les Etats-Unis étaient disposés à nous précéder au Mexique : le président Buchanan le demandait dans un Message et déjà il songeait même à intervenir à Cuba. Au moment où la guerre de Sécession divisait les Etats-Unis, Napoléon III estimait habile d'attirer à lui les Etats esclavagistes. Les progrès économiques de l'Union inquiétaient beaucoup l'empereur pour l'avenir de l'Europe. Et il eût voulu paralyser leur essor au moyen d'un grand Etat latin organisé et discipliné à l'européenne, dans une ancienne colonie espagnole.

M. Paul Gaulot est d'avis que l'entreprise n'était pas aussi chimérique qu'on l'assure ; mais il ne dissimule rien de ce qui l'a fait échouer. Les ouvriers ont été, presque partout, très inférieurs à leur tâche. Et Maximilien plus que tout autre.

Vers la fin de l'Empire, certain soir qu'aux Tuileries, dans une réunion intime, on jouait aux "Petits papiers", Napoléon III lut cette question : "Quelle est votre occupation favorite ?" On rapporte qu'il écrivit au dessous : "Chercher la solution de problèmes insolubles". Songea-t-il qu'il avait contribué à mettre au nombre de ces problèmes, le problème mexicain ?

X.

Le froid en Suisse.

En Suisse, il fait depuis plusieurs jour un temps détestable. Des orages, accompagnés de pluies torrentielles, ont éclaté sur de nombreux points du territoire suisse, et le froid hivernal a fait sa réapparition.

Dans les montagnes, il neige abondamment à partir d'une altitude moyenne de 1,000 mètres. Sur le Scheidegg, dans le Grindelwald et à Wengen, il y a 15 centimètres de neige. Sur le Saentis et le Righi, la neige est également très abondante. La température est descendue au dessous de zéro, et en beaucoup de régions, on a été obligé de retirer le bétail des pâturages de la montagne et de le réintégrer dans les étables de la montagne.

Les Maisons Criminelles.

—Est-ce ici, monsieur ?

—Oui, monsieur.

—Au numéro 96 ?

—Justement.

—Cette maison-là ?

—Oui, monsieur.

Et voilà une personne de plus qui s'arrête dans la rue, qui lève les yeux, qui s'exclame, qui interroge les autres individus déjà rassemblés. — Un d'entre eux, autour duquel on s'empresse, fait complaisamment les honneurs du sanglant récit.

—Au second-étage, oui, monsieur.

—Pouvez-vous m'indiquer la fenêtre ?

— "Avec plaisir....." Là, au-dessus de l'enseigne du tailleur.

—C'est singulier. Et vous dites que l'assassin n'a pas songé à prendre la fuite ?

—Pas un seul instant, monsieur.

—Il l'aurait pu, cependant.

—Il l'aurait pu.

J'avais fait comme tout le monde; je m'étais arrêté devant le numéro 96, où une tentative d'homicide avait eu lieu la veille. Je prêtais l'oreille aux propos, sans m'y mêler.

Quelqu'un se tourne vers moi et me dit :

—N'est ce pas que cette maison a quelque chose de particulièrement sinistre et qui sent le meurtre ?

—Je ne vois pas cela, répondis-je ; elle ressemble à toutes les maisons.

Je doute, en effet, que Lavater, qui lisait couramment sur les visages,— ce qui n'est pas absolument prouvé, — eût pu lire sur les maisons. La pierre ne livre pas son secret aussi promptement et aussi facilement que la chair. Où la bouche s'ouvre, la porte reste fermée. Où la langue parle, le mur se tait. Les maisons sont les masques des sociétés.—Ah ! mon Dieu ! voilà que je m'exprime en style de Guernesey !

Tout simplement je veux dire qu'il ne faut pas se fier aux maisons. Leurs physionomies sont plus trompeuses qu'on ne croit. Il y en a qui déroutent toute observation, toute supposition. Telle qui affecte des dehors ignobles est l'asile de toutes les vertus ; telle autre, au contraire,— blanche avec des volets verts, — est un repaire infâme.

En somme, il est peu de maisons dans Paris qui ne comptent un drame dans leur histoire.

Une de mes préoccupations, chaque fois que je suis sur le point de louer un logement, est de connaître ce qui a pu s'y passer d'affligeant ou de tragique. Vous comprenez que, sans être un poltron, on ne tient pas à avoir ses nuits troublées par le souvenir d'un égorgement quelconque, — ou à apprendre tout à coup, par une "éphéméride de son journal, qu'on demeure dans la maison habitée autrefois par un scélérat, coupable d'avoir coupé son semblable en dix-huit tranches.

Pour obtenir mon renseignement, je suis quelquefois obligé d'user d'une certaine dose d'astuce.

Etant donné un concierge qui me guide à travers les appartements que j'ai en vue, je feins de l'écouter avec un vif intérêt. — Il me fait remarquer le bon état des planchers et des plafonds, la multiplicité des placards, le nombre des portes de communication, les glaces dans toutes pièces, le papier fraîchement posé, la cuisine spacieuse. Il ouvre une croisée et s'extasie devant le coup d'œil dont on y jouit. Il me vante enfin les coutumes paisibles des locataires.

C'est à ce moment que je fais intervenir, d'un air dégagé, mon insidieuse demande :

—N'est-ce pas dans votre maison qu'est arrivé il y a quelque temps, cet affreux événement dont on a tant parlé ?

—Oh ! monsieur il y a plus de quinze ans !

Le tour est fait.

Je ne louerai pas ; mais je continue à questionner le concierge par curiosité.

—C'est, lui dis je, si je me rappelle, un homme qui....

—Non monsieur, c'est une femme.

—Ah ! oui, une femme. La malheureuse !

—Comment, monsieur, vous connaissez cette triste affaire ?

—Parfaitement.

—Le propriétaire nous défend d'en parler, parce qu'il y a des personnes sur qui cela fait de l'effet. Mais je vois avec plaisir que monsieur est au-dessus de pareilles faiblesses.

—Elle l'a frappé d'un coup de poignard ?

—Non, elle l'a étranglé.

—Etranglé, c'est cela.

—Et elle l'a achevé avec un couteau de cuisine, continue le concierge.

—Un couteau à découper, probablement.

—Il y avait une mare de sang qui coulait jusque par-dessous la porte.

—Ah ! ah !

—C'est en faisant mon escalier, à six heures du matin, que je m'en suis aperçu.

—Voyez vous !

Emporté par la force de ses souvenirs, l'imprudent concierge ne met plus de bornes à ses confidences.

—Tenez, monsieur, dit il, donnez-vous la peine de me suivre par ici.

—Volontiers.

—Le crime s'est commis dans cette pièce....dont vous ferez sans doute votre chambre à coucher.

Assurément !

—Vous y serez très bien.

—Je le crois, dis-je en frissonnant.

—Alors, monsieur est décidé ?

Je vous ferai connaître ma réponse dans la journée.

O journée éternelle !

Clodoche et la danse publique.

Clodoche a vécu. Il sera dit de lui comme de la danseuse grecque : "Que la terre lui soit légère ! Il a si peu pesé sur elle !" C'était en effet un homme très maigre. Aurélien Scholl, en un jour de veine calembourresque, à Mabille, l'avait appelé Delirl, en ajoutant ce commentaire à l'adresse des voisins, comprenant mieux le latin que ledit Clodoche : "Delirium tremens (homme très mince.)" Du reste, Flageolet, la Comète et Normande, qui complétaient le quatuor clodochien, auraient été également, même une fois rentrés dans la vie privée, des candidats, certains d'un blackboulage, à la Société des Cent Kilos. Question d'entraînement prolongé. L'exercice du cancan a été de tout temps un sûr préservatif contre l'obésité.

C'est vers 1865, c'est-à-dire vers la fin du second Empire, que le quadrille de ces quatre étonnants gaillards commença à faire florès. Il débuta au bal de l'Opéra. Ce fut, dans à part, un spectacle pittoresque. Clodoche et Flageolet restaient habillés en hommes. La Comète et Normande, transmuées en femmes, faisaient des effets de jupes, pratiquaient des mouvements de tresses et de croupes dont se pâmaient les cocodès. Tout de suite, Mabille les enrôla à prix d'or. Elle y firent salle comble. Les habitués se juchaient sur les épaules les uns des autres dans la rotonde pour contempler de près ces deux couples d'agités qui opérèrent jusqu'au 4 septembre, en pleine guerre franco-prussienne, la danse sur un volcan.

***

Pourquoi la vogue de ce quadrille déchu-t-elle avant même le septennat, sous le principat Thiers ? Moins parce que les jarrets des exécutants avaient perdu leur souplesse d'autan que pour cette raison majeure qu'un quadrille exhibant quatre hommes, dont deux métamorphosés en femmes grotesques, constitue un paradoxe insoutenable dans notre France amoureuse de l'éternel féminin. Est ce que le cancan primitif n'était pas la mise en valeur presque exclusivement d'une ou de plusieurs filles d'Eve ? Rappelez-vous la chanson de Nadaud : "Pomaré, Maria, Mogador et Clara." Et n'est-ce pas au second couplet seulement que Chicard étalait "son pantalon qui dimanche était blanc" ? Plus tard, après ces premières triomphatrices, qui continua d'élever le cancan à la hauteur de l'œil ? Les femmes, toujours les femmes. Finette, Alice la Provençale, enfin la reine de toutes, Rigolboche, autrement appelée Marguerite la Huguenote, celle qui porta sur elle-même un jour cette appréciation flatteuse, témoignant de plus d'amour propre que de connaissances géographiques :

—On vient me voir des fins fonds du Turkestan et même de Besançon.

Clodoche aura survécu d'une quinzaine d'années aux derniers cancans, lesquels, du reste, n'étaient plus qu'une vulgaire acrobatie. Affaire de mode. La danse où s'illustra Clodoche a déjà été remplacée depuis sa quasi complète disparition des planches des bals publics. De son successeur immédiat, le cake-walk, on peut dire aussi : grandeur et décadence. Cette dernière a été aussi brusque que l'avait été la première. Rappelez-vous que des chambrées de milliers de personnes se pressaient au Nouveau-Cirque autour de concours, de records, de prix s'offrant à qui se présenterait le plus cambré en arrière, avec les jambes le plus projetées en avant, aux sons d'une musique cacophonique mais entraînante. Que dis-je ? Des salons très convenables avaient introduit un peu de cake-walk adouci dans leurs cotillons, à la grande stupéfaction des jeunes Américaines qui s'indignaient : "Aho ! Aho ! une danse nègre !" Est-ce cette protestation qui a tué le cake-walk dans une ville comme la nôtre, où l'américanisme règne presque sans partage ? Possible. En tout cas, à l'heure où nous traçons ces lignes l'électricité de plus d'un établissement chorégraphique va s'allumer pour le "kicking," qui ressemble furieusement aux pas exécutés par les fils de Cham, sorte de bamboula désordonnée, du reste se trémoussant sur la musique d'un Français. A noter aussi une dernière danse du même ordre, baptisée l'autre saison la liquette.

Quant à la matchiche, est-elle espagnole d'origine, comme la cachucha ou le fandango ? On peut longuement disputer sur ce thème palpitant. Ce qui est certain, c'est qu'elle se danse également sur la musique d'un Français. A noter aussi que son étoile commence à pâlir. Et au profit non d'une nouveauté, mais tout simplement de la valse, la vieille valse bostonnée, comme chez la duchesse, nous a confié modestement le secrétaire d'un de nos bals publics les plus achalandés.

X.

La Lisette de Béranger.

Il y a eu, le 16 juillet ci quante ans que mourut, "Bérang er," le chansonnier du roi "d'Yvetot" et du "Dieu des bonnes gens."

Voici, à cette occasion, une charmante anecdote que nous empruntons à M. Jules Claretie.

Le journalisme a des joies profondes, c'est lorsqu'il permet grâce à quelque article jeté à travers les polémiques, de faire un peu de bien. Il me souvient d'avoir, le premier, en faveur d'une comédienne légendaire, poussé le cri d'alarme et demandé, pour Déjazet, un dernier souvenir et une dernière couronne.

"Déjazet, écrivais-je, chantera pour la dernière fois, en public, la "Lisette de Béranger :

"Enfants, c'est moi qui suis Lisette
La Lisette du chansonnier.
Dont vous chantez plus d'une chan-
(sonnette
Matin et soir, sous le vieux marron-
(nier....

C'était la chanson favorite de Frédéric Bérat, l'auteur de "La Normandie." Il adorait Béranger, Béranger l'aimait comme un enfant. Il avait eu la bonne fortune d'amener, plus d'une fois une larme à la paupière du chansonnier. Béranger, qui n'était pas riche, partageait souvent avec lui, qui était pauvre, ses minces économies. Un jour, — c'était à Passy, où demeurait Béranger, avant d'aller vivre ses derniers jours et mourir rue de Vendôme, — en courant dans le jardin, après dîner, Frédéric Bérat déchira son habit. Béranger le prit à part, le fit monter dans sa chambre et, prenant alors, dans un tiroir, un billet de cent francs :

—Mon enfant, vous n'êtes pas mon ami, dit-il si vous ne pensez pas cela. Je sais ce qu'un habit vous coûte et ce sont les rondes de mon jardin qui sont cause de votre accident. Je vous en prie, Bérat, ne restons pas ici plus longtemps, pour n'avoir pas l'air de conspirer, et redescendons au jardin trouver notre monde.

"Ajoutez à ces mots, dit M. Paul Boiteau, qui rapporte l'anecdote, ajoutez la voix, l'accent le geste. C'était là Béranger."

Cette "Lisette de Béranger" était alors, en effet, la vogue du moment, la chanson à la mode. Tant de finesse, d'émotion discrète, d'admiration doucement exprimée, avait touché un public qui n'en était pas arrivé encore, en fait de chansons, aux bouffonneries de la "Déesse du Bœuf Gras," ou aux grossièretés de "C'est dans le nez que ça me chatouille." Et puis, cette Lisette," c'était Déjazet qui la chantait et de quelle voix (je l'ai entendue, vingt années plus tard,) avec quel timbre pénétrant et irrésistible !

Un matin, Mlle Judith Frère, entendant sonner à la porte de Béranger, alla ouvrir et vit se présenter une petite femme tout émue — et si gracieuse qui dit aussitôt :

—Je suis Mlle Déjazet ; et puisque Béranger ne va jamais au théâtre, je viens chanter à Béranger la "Lisette," de Frédéric Bérat.

Et la comédienne entra. Elle s'assit à côté de Béranger, et, tandis qu'il lui serrait les mains en étouffant ses larmes, elle fredonnait, d'un accent pénétré, la chanson qui faisait courir Paris :

Enfants, c'est moi qui suis Lisette,
La Lisette du chansonnier....

Béranger ne dit pas un mot ; il était plus pâle que la chanteuse. Dans un coin de l'appartement, Mlle Judith Frère, la véritable Lisette, la bonne vieille qui devait (Béranger l'espérait) répéter ses chansons et qui mourut avant lui, Mlle Frère essuyait ses pleurs. Lorsque Déjazet eut fini, le chansonnier se leva ; il prit à deux mains le front de la jeune femme et y mit longuement un baiser en disant :

—Ma fille !

Jamais Déjazet n'a donné une représentation qui lui ait été mieux payée.

La situation dans l'Amérique Centrale.

San Francisco, 27 juillet—Les officiers et passagers du vapeur City of Panama, arrivé ce matin des ports de l'Amérique Centrale rapportent qu'au moment où le navire quittait Acajutla, les armées du Nicaragua et du Salvador étaient sur le point d'entamer les hostilités.

Le président Zelaya venait de donner l'ordre aux canonnières "Monatumba", "Angela" et "Oc-ce de Julio" de se rendre de Corinto à Acajutla, Salvador, et après avoir bombardé ce port de débarquer des troupes pour marcher sur la capitale.

Au départ du "City of Panama" le croiseur cuirassé américaid "Milwaukee" et la canonnière "Yorktown" se trouvaient dans le port d'Acajutla.